

Stéphane Mercier, cours du 21 octobre 2010 [version du 2 décembre 2010]

-- not. d'après N. Zufferey, *Introduction à la pensée chinoise*.

## Introduction

---

La philosophie comparée est intéressante, mais il faut se garder des deux écueils contraires que sous la sous-estimation la surestimation de l'altérité.

→ La première engendre une appropriation paresseuse ; la seconde est signe d'un exotisme superficiel.

La philosophie a toujours été estimée en Chine (par opposition aux difficultés rencontrées dans le monde romain), MAIS s'agit-il bien de philosophie ?

→ C'est une affaire de définition ! Bien qu'il n'y ait pas de terme spécifique pour désigner la philosophie – personne, en Chine, ne se dit donc « philosophe » –, il y a toutefois, dans l'univers sinisé, quelque chose d'analogue à ce qui se fait sous le nom de « philosophie » en Occident (encore qu'il s'agit là d'une réalité protéiforme).

→ La structure de la langue impose un découpage de la réalité qui ne correspond que très imparfaitement avec celui des langues indo-européennes ; et les frontières que nous établissons entre les disciplines n'ont pas nécessairement d'équivalent en Chine (par ex., il nous paraît difficile de concevoir qu'une « philosophie » confucianiste s'appuie sur des textes tels que les Cinq Classiques, dont nous reparlerons).

La philosophie (gardons le terme) intègre de très anciennes croyances, comme **la divination** – il existe des signes à décrypter, qui nous renseignent

sur l'ordre du monde, et la manière de remédier au désordre – et **le culte des ancêtres**. Plusieurs éléments remarquables à cet égard :

- L'idée d'une réciprocité : les signes du monde répondent à l'ordre humain et exigent une réponse qui, si elle est appropriée (de là l'importance du rite, le *li*, 禮). Il y a donc une justice immanente (on pense à l'écologie) : l'ordre répond à l'ordre ; le désordre, au désordre.
- Le mauvais souverain perturbe l'ordre du monde et perd ainsi son droit à régner, le « mandat du ciel » (*tianming*, 天命).
- Les ancêtres (qui sont davantage des rôles et des fonctions que des individus ayant conservé leur personnalité ; d'où l'absence de grands cycles mythiques en Chine) sont encore présents, et leur intercession peut être obtenue grâce à la correction dans la pratique rituelle. Pas de frontière nette entre le « naturel » et le « surnaturel ».

Avant l'unification du monde chinois sous la houlette du souverain de Qin à la fin du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., plusieurs États luttent pour la suprématie : c'est la période dite des Royaumes combattants (Ve-III<sup>e</sup> s.). À ce morcellement étatique répond la floraison des « Cent écoles » (qui ne sont pas aussi nombreuses en réalité), parmi lesquelles nous distinguerons quatre courants majeurs : confucianisme, mohisme, taoïsme et légisme.

## Confucianisme

---

**Confucius ou Kongzi** (孔子, ca 551-479) se conçoit comme un pédagogue cherchant à convaincre (avec toutefois peu de succès) les gouvernants de mettre en œuvre ses idées.

- Celles-ci se veulent traditionnelles (même si, de fait, elles comportent une part bien réelle d'innovation, ne serait-ce qu'en s'étendant de droit à tout homme), un reflet de la voie (*dao*, 道) des anciens Sages. Confucius

cultive donc l'idée d'un âge d'or, et intègre en fait les valeurs chevaleresques de la vieille aristocratie chinoise.

Il prône un humanisme pacifique : le rôle du souverain est d'assurer la paix et la prospérité du peuple.

L'idéal qu'il s'agit de réaliser est celui de l'homme de bien, exactement : du gentilhomme (*junzi*, 君子). Pour devenir tel, il faut préserver l'équité rituelle (intégrer la valeur civilisatrice du rite) et agir vertueusement.

→ Non pas simplement poser des actes conformes à la vertu, mais agir par vertu (cf. la distinction stoïcienne entre le devoir « moyen » et le devoir « parfait » d'après l'intention agissante du sujet).

→ Parmi les vertus principales, l'humanité ou bienveillance est fondamentale (*ren*, 仁 ; étymologie : deux êtres humains) ; elle se double de mansuétude (*shu*, 恕), qui consiste à ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas avoir à subir de sa part (on retrouve ici la fameuse « règle d'or » de l'éthique universelle) ; une dimension capitale de cette vertu est la piété filiale (*xiao*, 孝), fondement de la cohésion sociale.

Question : devenir un gentilhomme digne de ce nom, est-ce (1) développer des germes qui sont naturellement en nous ? ou bien (2) transformer par l'art les tendances égoïstes de notre nature ?

→ La première réponse est privilégiée par **Mencius ou Mengzi** (孟子, m. 289), qui représente la tradition appelée à devenir majoritaire : l'homme possède une conscience innée du bien et du mal, et il appartient à chacun de développer ce germe de moralité qu'il possède en lui (cf. l'idée stoïcienne des germes de la vertu que nous devons faire croître).

*Rem.* : La moralité est un bien fragile (métaphore du germe que le cultivateur ne peut ni négliger ni brutaliser), et de là l'importance d'une société capable d'aider à son développement. Le bon prince est donc un homme aux yeux de qui « le peuple est la racine » (*minben*, 民本) de la société. Le mauvais prince, égoïste, perd son droit souverain (cf. la notion de mandat céleste ci-dessus), et peut être éliminé.

→ La deuxième réponse est celle de **Xunzi** (荀子, m. ca 230) : la moralité est artificielle (résultat de l'art) et se gagne contre une tendance naturelle de l'homme à l'égoïsme. Au modèle du « développement » de Mengzi, Xunzi oppose un modèle de « correction » qui repose moins sur la bienveillance que sur le rite comme facteur d'ordre social et de culture morale.

Rem. : Pour Xunzi, le rite n'a cependant pas d'efficace cosmique ; l'ordre du monde et l'ordre humain ne se répondent pas nécessairement (abandon, par conséquent, de ce qui fonde l'idée du mandat céleste).

Pour Mengzi, donc, priorité au *ren* (仁) enraciné dans la bonté subjective de chaque homme ; pour Xunzi au contraire, priorité au *li* (禮) comme correctif civilisateur.

L'unité du confucianisme n'est pas, dès le départ, à concevoir sur le modèle des écoles hellénistiques. Les penseurs chinois sont d'abord des lettrés (*ru*, 儒), c'est-à-dire des spécialistes des textes anciens (censément réunis et compilés par Confucius) prônant un gouvernement fondé sur la morale, l'éducation et les rites.

→ Les textes de base du confucianisme ne sont pas des ouvrages proprement philosophiques. Il s'agit en particulier des Cinq (ou six) classiques : les *Mutations* (le fameux *Yijing*), les *Odes* (un recueil de poèmes populaires anciens), les *Rites*, les *Documents* (une compilation de textes éatiques officiels), les *Annales des Printemps et des Automnes* (une chronique) et la *Musique* (ce classique s'est perdu assez tôt).

→ Plus tard, sous l'impulsion de Zhu Xi (XIIe s., voir plus loin), les Quatre livres (les *Entretiens* de Confucius, le livre de Mencius, et deux petits traités tirés du Rituel) seront ajoutés à ces Classiques pour former la base du système rénové des examens donnant accès à la carrière mandarinale du XIVE au XXe s.

## Mohisme

---

**Mozi** (墨子, Ve s.) est le promoteur d'une philosophie plus populaire : il rejette le luxe, les solennités fastueuses (not. les enterrements ruineux), la musique et les rites, s'opposant ainsi, sur plusieurs points centraux, au confucianisme.

Le mohisme est foncièrement pacifiste (la guerre est toujours une catastrophe pour le peuple, mais, *si vis pacem, para bellum* : développement de techniques de combat) et fondé sur une doctrine de l'amour universel (*jian'ai*, 兼愛) plus étendu que la bienveillance confucéenne : il faut aimer son prochain comme soi-même (cf. le Nouveau Testament) ; cette « considération envers tous » ne va pas de soi et implique la lutte contre les pulsions égoïstes. Cette lutte est stimulée par une croyance dans des forces surnaturelles (esprits, divinités) qui rétribuent et punissent les hommes.

→ L'égalitarisme s'oppose aux privilèges de classes, mais pas à l'idée d'une hiérarchie, que du contraire. Le mohisme promeut une stricte méritocratie. Cette idée sera reprise à la fois par les confucéens et par les légistes, et débouchera *in fine* sur le système des examens mandarinaux.

## Taoïsme

---

Rem. : *dao*, 道 (*tao* selon la transcription autrefois largement en usage dans le monde francophone) est un terme de la langue ordinaire et commun à toutes les écoles de pensée. De soi, il ne renvoie donc pas spécifiquement au courant philosophique appelé taoïsme.

Quelques idées maîtresses au départ d'un mouvement qui ne se présente pas initialement comme un courant de pensée unifié :

→ Le non-agir (*wuwei*, 無爲) permet de réaliser en soi l'harmonie du cosmos ; le non-agir n'est pas l'inaction, mais un agir modelé sur celui de la nature, qui agit sans intention délibérée.

→ Opposition radicale entre nature et culture ; l'ordre du monde est indifférent à l'ordre humain. La différence avec Xunzi, c'est que, contrairement à lui, les taoïstes rejettent l'artefact culturel, que le penseur confucianiste juge au contraire fondamental pour le progrès moral.

→ Un certain « égoïsme » à rapprocher du désengagement épicurien et de son art de vivre dans la simplicité. Rejet des obligations sociales, en totale contradiction avec l'esprit du confucianisme et du mohisme.

**Laozi (老子)**, dont l'existence n'est pas assurée, est (?) l'auteur du texte connu sous son nom et composée peut-être vers 400. Il s'agit d'un poème proposant une réflexion très consciente de ses limites sur « la voie et la vertu » (classique de la voie et de son efficace : *daodejing*, 道德經), au sens où la Voie préside aux mutations du cosmos. S'agit-il d'un traité de cosmologie, de politique, de stratégie, de mystique, d'un art de vivre, ou de tout cela ensemble ? On ne sait.

**Zhuangzi (莊子, IV<sup>e</sup> s.)**, dont la pensée ne doit peut-être rien au *Laozi*, est un penseur personnel et indépendant. Outre qu'il rejette la croyance en un âge d'or, il refuse de s'engager et revendique hautement son apolitisme.

Il défend un scepticisme très critique : la connaissance discursive est dénoncée comme impropre à produire un savoir véritable (« comment le saurais-je ? », qui anticipe la célèbre formule de Montaigne ; apologue fameux du rêve du papillon), ce qui n'exclut pas d'autres voies pour parvenir à la connaissance des choses (Zhuangzi qui connaît le bonheur des petits poissons « depuis le haut du pont »).

## Légisme

---

Moins philosophie que théorie politique, le légisme définit les conditions de la formation et de la persistance d'un État totalitaire régi par un code de lois

(*fa*, 法) d'une rigueur absolue. La spécificité du légisme ressort d'autant mieux que l'on considère les différentes conceptions que se font les principaux courants philosophiques du rôle de la politique :

- Pour les confucianistes et les mohistes, la politique est un moyen au service de la morale, de la culture de soi et du bien commun.
- Pour les taoïstes, la politique doit être au service de la manifestation du *dao*, et rejetée quand elle est perçue comme un obstacle à celle-ci.
- Pour le légisme, la politique est une fin en soi : le pouvoir vise à se renforcer lui-même, et il bannit, pour ce faire, tout sentiment comme toute forme d'humanité.

Le grand théoricien du légisme est **Han Fei Zi** (韓非子, m. 233), et le maître d'œuvre de sa mise en application auprès du roi de Qin est Li Si (李斯, m. 208) : l'un et l'autre connurent une fin brutale et cependant parfaitement conforme à la logique du système à la consolidation duquel ils ont œuvré.

Bien qu'il s'agisse d'une doctrine terrible (rigueur implacable des châtiments, persécution des lettrés, population pressurisée), elle est toutefois rationnelle et universelle (tout le monde est jugé avec la même rigueur : suppression des privilèges), et d'une redoutable efficacité : le royaume de Qin met un terme à la période confuse des Royaumes combattants quand Qin Shi Huangdi, « le premier auguste empereur de Qin » réalise l'unification du territoire chinois (mais aussi de la langue, du système de mesures, etc.) en 221 av. J.-C.

Le légisme comme doctrine d'État ne survivra pas comme tel à l'éphémère dynastie de Qin (221-206), mais un certain nombre de techniques et d'idées légistes se perpétueront en s'intégrant au confucianisme, qui deviendra rapidement la doctrine officielle de l'Empire. Le taoïsme poursuivra sa route, tandis que le mohisme disparaîtra très largement.